

L'abondance ou l'art d'accommoder les restes dans une société de consommation¹.

Virginie Milliot

Témoignage réflexif d'un homme faisant l'expérience d'une pauvreté « librement consentie » à Paris au 21 e siècle, ce livre est à la fois un manuel de survie pour ceux qui cherchent le chemin de la simplicité volontaire dans un environnement urbain et un plaidoyer pour une société du partage. J.R. Geyer raconte ce qu'il lui a fallu apprendre pour faire de la rue sa « mère nourricière » et nous invite ainsi à réfléchir au sens de l'abondance dans une société de consommation.

Cette aventure commence par l'expérience discrètement évoquée d'une cascade « d'événements désastreux » qui font tomber de peu à presque rien et déclenchent une peur lancinante de passer tous les seuils qui mènent de la pauvreté au caniveau. Mais cette chute ne précipitera ni déclin, ni volonté de « s'en sortir » au sens où la plupart d'entre nous l'entendrait. Par goût de la liberté et refus de l'aide sociale J.R Geyer a fait de cette expérience de vulnérabilité sociale une réflexion existentielle et cultivé de nouvelles compétences pour s'adapter à sa condition. L'expérience n'est pas subie parce qu'elle est réfléchie, soutenue par des valeurs fortes et une quête permanente de sens. Mais pour vivre ainsi dans les creux de la ville, il lui a fallu acquérir un ensemble de savoir-faire.

A la lecture de ce livre, on comprend que la première ressource qui l'a aidé à tenir est certainement la dignité. Pour ne pas se laisser abattre, il lui a fallu préserver son amour-propre comme une ressource vitale. L'autonomie et la liberté sont pour lui des valeurs imprescriptibles qui lui ont permis de tenir, là où il sentait que le statut d'assisté qui accompagnait l'aide sociale l'aurait fait basculer. Ce qu'il gagne à se débrouiller par lui-même, c'est un sens de sa propre existence qui lui permet de ne pas s'effondrer. Ce choix, incompréhensible pour la plupart de ses proches -qui tendent à confondre cette attitude existentielle avec de la fierté ou de l'entêtement idéologique- est un choix difficile. Il lui faudra apprendre à se débrouiller mais aussi à faire avec le regard des autres, avec le mépris comme la pitié, apprendre à recevoir sans être humilié. Affecté par cette épreuve, il fera de ses émotions le terreau d'une réflexion sur le sens de la valeur et du partage -j'y reviendrai. Pour préserver son amour propre JR. Geyer a également dû entretenir une capacité à se faire plaisir. Il déploie des trésors d'inventivité pour accommoder les restes qu'il parvient à récolter : cuisiner, compoter, confire, associer les saveurs, transformer les denrées, réinventer les usages. Il raconte comment il s'est efforcé de maintenir l'illusion d'un quotidien qui échapperait à l'ordre

¹ Préface du livre de Jean-Roger Geyer (2019) : *Survivre à Paris. Petit traité du partage* Paris, éditions Pétra, collection Méandre.
<https://www.editionspetra.fr/livres/survivre-paris-petit-traite-du-partage>

de la survie, mais en cherchant à se tromper lui-même, il réussit de fait à transcender la nécessité par l'alchimie de la réinvention et du plaisir.

Survivre devient pour J.R. Geyer une activité à plein temps nécessitant toute une série d'ajustements : changer de rapport à l'argent, aux choses, aux gens, au temps. L'obsession entêtante de durer avec presque rien, le conduit tout d'abord à se rationner, tout compter, tout peser. Il apprend à repérer de nouvelles sources d'approvisionnement, à se familiariser avec le bas des rayons de supermarchés, à trouver de nouvelles « ressources sociales » aussi, des commerçants qui acceptent de donner pour presque rien des restes ou des invendus. Cette quête le conduit rapidement à repérer des espaces urbains de glanage autorisé, les fins de marchés où une petite foule récupère ce que l'activité marchande a rejeté, les trottoirs où le « trop plein » de la société de consommation est chaque jour déversé. J.R. Geyer apprend à glaner les ressources de la rue, en prospectant d'abord du bout des pieds et en cultivant une attitude détachée pour se préserver des regards anonymes.

La rue devient rapidement une « mère nourricière » capable de répondre et même d'anticiper ses besoins. Les entassements d'objets autour des bacs à ordures se révèlent être des gisements de trésors. Les métaphores de la marée, du ressac lui permettent de décrire ce déversement quotidien. L'opulence de Paris comme celle de la ville invisible d'Italo Calvino, Léonie, « se mesure (aux choses) qui chaque jour sont mises au rebut pour faire place à de nouvelles » (1996 : 133). Le désir jamais assouvi de consommer du neuf, du plus, du mieux ne cesse de précipiter des marchandises dans la catégorie du déchet. « Au point qu'on se demande si la véritable passion de Léonie est vraiment, comme ils disent, le plaisir des choses neuves et différentes, ou si ce n'est pas plutôt l'expulsion, l'éloignement, la séparation d'avec une impureté récurrente », questionne le romancier (1996 : 133-134). A moins que ce ne soit le temps, le passé, l'histoire qui sont ainsi quotidiennement rejetés. J.R. Geyer nous raconte comment il retrouve « l'instinct du cueilleur » à glaner ainsi dans les rues de Paris. Sa perception de la ville change ainsi que son attention au monde. Le glaneur ne flâne pas le nez au vent, il « ratisse » des territoires la conscience en éveil. Si l'activité est éprouvante, elle s'accompagne également d'un sentiment jubilatoire de liberté face aux incitations permanentes de la société de consommation. Il fait rapidement la rencontre d'autres glaneurs, des hommes et des femmes vivant seul-e-s ou en famille de ce qu'ils récupèrent dans la rue et qui à bien des égards vivent comme des chasseurs cueilleurs. Ils appréhendent la ville comme d'autres la forêt ou les champs et apprennent à y repérer et à y prélever tout ce qu'elle peut donner. Membres isolés ou organisés de ce que des anthropologues ont qualifié de *foraging societies* (sociétés de fouille) ils vivent dans un monde d'abondance et moissonnent des ressources qui semblent inépuisables. (Day et al 1999). Il y a là un premier enseignement qui mérite d'être médité. La ville occidentale du 21^e S peut constituer un monde d'abondance non pour ceux qui sont accoutumés au travail de la consommation mais pour ceux qui vivent en récupérant ses délaissés. La « moisson des

rues » (38) est souvent foisonnante et « la satisfaction d'être pourvu de tant de choses qui viennent de la rue, que chaque matin ou soir la marée déverse » s'entremêle à la peur de ne pouvoir subvenir à ses besoins. Il y a une véritable jubilation de la fouille et une griserie des trouvailles. Tant d'objets utiles, de denrées consommables accessibles à même le trottoir. Mais l'on trouve de tout en de telle quantité que l'on peut vite se retrouver submergé et « avoir trop de quelque chose ressemble d'une façon étrange à manquer » (9). L'abondance ressemble de près à la pénurie nous dit l'auteur. Comment comprendre ce paradoxe ? Un élément d'explication nous est donné au fil du texte. Comme beaucoup de personnes vulnérables vivant du glanage urbain, J.R. Geyer n'a pas d'espace pour stoker, il engrange pourtant ses trouvailles quotidiennes au-delà de ses besoins. Or ce qui se récupère rapidement dépérit. Stocker pour finalement jeter ce que l'on n'a pas eu le temps de manger, ne peut que nourrir un sentiment d'urgence, de finitude et finalement de manque. Le paradoxe ne nous semble pourtant pas totalement résolu. Qu'est ce que cette abondance qui ne rassasie pas ?

Il y a deux voies possibles qui procurent l'abondance affirme l'anthropologue Marshall Sahlins : « On peut « aisément satisfaire » des besoins en produisant beaucoup, ou bien en désirant peu » (1972 :38). En renonçant à ce qui n'était pas indispensable, en acceptant de se rationner, de peser, de calculer, d'anticiper le nécessaire, en renonçant à des plaisirs hors de portée, J.R. Geyer s'est engagé sur la deuxième voie. « Mais quoi que je fasse, ce que je ne peux pas m'offrir, m'empêche de me satisfaire du peu et du presque rien » (16) nous confie-t-il. Il s'efforce de tromper son propre sentiment de manque avec des tactiques d'illusionniste : verres à fond épais pour savourer le vin et soin apporté à la composition de plats pour le plaisir des yeux et des papilles. Pourquoi le sentiment de manque est-il si difficile à juguler ? Les sociétés de chasseurs cueilleurs, dont je ferai ici un portrait à gros traits, ignoraient l'obsession de la rareté, elles pouvaient consommer en une seule fois tout leur stock et miser sur l'abondance. Les outils se fabriquaient au fil des déplacements (qui nécessitaient d'être peu chargés) et étaient partagés. La mobilité au principe de ce mode de vie, interdisait tout sens de la propriété. Elles ne thésaurisaient pas et n'instituaient aucune relation entre biens matériels et statut social. La collecte de nourriture, intermittente, donnait systématiquement lieu à des échanges réglés. Vivant dans un milieu d'abondance, ces sociétés prélevaient dans leur environnement ce dont elles avaient besoin et consommaient sans penser au lendemain. Mais un glaneur seul dans une société de consommation ne peut instituer ces formes de vie. La ville est un environnement très largement organisé par l'exposition des marchandises, un paysage saturé de signes qui renvoient à l'esthétique de la société de consommation. Des publicités omniprésentes alimentent une « nostalgie imaginée » (Appadurai 2001 : 124), nostalgie pour ce qui n'a jamais été, sentiment de perte de choses que l'on n'a jamais perdues, qui soutient le travail de la consommation. La décision solitaire de vivre autrement dans les creux de la ville ne suffit pas à transformer ce qui est profondément ancré et chaque jour rappelé par notre environnement. D'où cette tentation du stock et cette tension permanente entre l'abondance et le manque,

d'où peut être aussi ce rapport au temps qui s'exprime par une obsession permanente de durer.

J.R. Geyer nous livre les tensions morales générées par son nouveau mode de vie, les réflexions et les chemins de résolution qui se sont ouverts sous ses pieds.

Le premier consiste à s'inscrire dans des mouvements plus larges. La critique et le refus de la société de consommation et de son gaspillage, de la réduction de toutes valeurs à celles de l'argent, alimentent des dispositifs de partage, des systèmes d'échange qui donnent un autre horizon aux tribulations du glaneur. L'ombre de l'incapacité cesse de poursuivre celui qui peut affirmer son choix et l'inscrire dans un mouvement partagé. Lorsqu'il se découvre Freegan, J.R. Geyer peut ainsi consolider le sens qu'il donnait à son expérience et entrevoir des solutions collectives.

La seconde voie de résolution se trouve dans les chemins déblayés par ses rêves d'une société de partage. Rêves éveillés, pratiqués en battant le pavé à la rencontre d'autres glaneurs. Si la précipitation des femmes pour s'accaparer les plus beaux restes à la fin des marchés le laisse abasourdi par ce qu'il perçoit comme une « curée », il n'en est pas moins étonné par les gestes de générosité des glaneurs. Quiconque a fréquenté Roms ou biffins de différentes origines a pu partager cet étonnement. La nécessité et l'incertitude qui dominent ces existences loin d'abolir le sens du don semblent au contraire l'exacerber. Ce partage correspond certainement à des valeurs morales, mais il renvoie aussi à des règles de vie propres à ce mode d'existence. Pour résoudre le paradoxe de l'abondance n'y a-t'il pas en effet une certaine rationalité à donner ? C'est ainsi qu'après avoir trouvé un gisement quotidien de pains de la veille, J.R. Geyer s'est transformé en boulanger ambulancier. En donnant aux habitants de la rue ce qu'il avait trouvé en trop grande quantité pour lui-même, il réinvente les règles de partage des sociétés de chasseurs cueilleurs, et résout du même coup le paradoxe solitaire d'une abondance qui se fait manque.

Cette expérimentation nourrit chemin faisant une réflexion sur le sens du partage. Tout au long de l'ouvrage, J.R. Geyer nous fait partager avec beaucoup de sensibilité les questions que lui pose la difficulté ressentie à expérimenter le don. Il est difficile de demander de l'aide sans se perdre, de ne pas être rendu servile par la charité, de recevoir sans se sentir redevable, d'être aidé sans être humilié. Comme il est difficile de donner vraiment, sans rien attendre en retour, sans produire une asymétrie. Le don juste est un équilibre fragile que le « petit traité du partage » à la fin de l'ouvrage nous invite à réfléchir et à expérimenter. J.R. Geyer propose de concevoir l'équilibre du don comme libre circulation, « un partage qui est passage ». Ce qui suppose un geste capable de s'oublier, sans poids, ni attentes, ni calcul. Là où l'abondance solitaire nourrit un sentiment de manque, ce geste comble en créant du lien affirme l'auteur. Le manque n'est plus un vide insatiable mais devient dès lors « intervalle » : « entre, il y a juste la place pour recevoir. » Et pour donner. A partir de cette expérimentation J.R. Geyer rêve de liens renoués dans le partage, d'une société de troc capable de déjouer le pouvoir de l'argent. Certains pourront lire ces dernières pages comme une rêverie utopique, mais

on peut aussi les recevoir comme un exercice d'imagination concrète tourné vers ce qui pourrait être, comme une invitation in fine à se réapproprier le sens du temps.

APPADURAI Arjun 2001, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 322 p.

CALVINO Italo, 1996, *Les villes invisibles*, Paris, Seuil, 189 p.

DAY Sophie, PAPATAXIARCHIS Evthymios, STEWART Michael (eds.) 1999. *Lilies of the Field: Marginal People Who Live for the Moment*. Boulder, Colorado: Westview Press. 260p.

SAHLINS Marshall. 1972. *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 410 p.